

*Cahiers*  
*Edmond & Jules de Goncourt*



Le Grenier des Goncourt

N° 19 2012

*TIRAGE À 300 EXEMPLAIRES  
DONT 150 RÉSERVÉS AUX « AMIS DES FRÈRES GONCOURT »*

## *Le Grenier des Goncourt*

Dossier réuni et présenté par Béatrice Laville et Véra Parensky

## Génération et effets de génération au Grenier (1885-1896)

### Génération

Dans le *Journal* des Goncourt et dans les textes de plusieurs représentants du Grenier, comme *Les Souvenirs d'un journaliste* de Geffroy<sup>1</sup> qui consacre à la question des pages incisives, voire *Torches et Lumignons. Souvenirs de la vie littéraire* de J.-H. Rosny<sup>2</sup>, de nombreuses réflexions portent sur les problèmes générationnels qui structurent le monde des lettres ou des arts, selon des modalités parfois ambivalentes : elles dénotent tantôt le refus tantôt le désir d'un maître et de son magistère de la part des jeunes, et, d'un autre point de vue, tantôt le refus tantôt le désir de disciples de la part des plus âgés. Renard quant à lui en arrive à envisager la question sur un plan plus comportemental et humain que littéraire en exprimant une attente déçue en matière d'autorité, au lendemain de sa rencontre avec Goncourt chez les Daudet. Il écrit dans son *Journal* à la date du 5 mars 1891 : « Je m'imaginai sans doute que Goncourt n'était pas un homme. Faut-il retrouver chez les vieux les petites des jeunes<sup>3</sup> ? » Les occurrences du terme à l'époque sont fréquentes car Edmond et les « jeunes du Grenier » ne sont pas les seuls à lui accorder une telle importance. Tous semblent signifier que certains facteurs, un esprit commun unissent les individus qui appartiennent à une même génération (quoiqu'aux contours mal définis), surtout quand celle-ci est montante<sup>4</sup>, au moment où elle se réunit en groupes plus homogènes à la conquête du champ. Elle apparaît telle en particulier dans le jugement des individus faisant partie de celles qui déclinent.

Le phénomène est perceptible, par exemple, au cœur de *L'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret (1891). L'auteur y analyse la littérature de son temps en se fondant sur la concurrence entre groupes et entre générations, dans une perspective évolutionniste qu'il a su imposer à tous les écrivains interrogés et qui présuppose, en gros, un jeu de forces à trois niveaux. A chacun des

---

1. Gustave Geffroy, *Notes d'un journaliste*, Paris, Charpentier, 1887. Il y est souvent question d'une « génération nouvelle » (la sienne) en quête de maître. Le problème est ressenti si vivement que Geffroy fantasme sur un retour de Balzac : « Que ne reprend-il de nouveau la parole ? Il serait écouté, il serait suivi par la génération nouvelle d'écrivains et de lecteurs qui se réclament de cette féconde doctrine de l'observation », p. 105.

2. J.-H. Rosny, *Torches et Lumignons. Souvenirs de la vie littéraire*, Paris, La Force française, 1921. Cf. par exemple, p. 66 : « Les jeunes naturalistes du Grenier ».

3. Jules Renard, *Journal (1887-1895)*, Paris, F. Bernouard, 1927, p. 84.

4. Je renvoie à Henri Peyre, *Les générations littéraires*, Paris, Boivin, 1948, en particulier p. 48-49.

interviewés, il demande en effet de se situer par rapport à des aînés, en indiquant les influences subies, mais aussi par rapport à des confrères de la même tranche d'âge, en les priant également d'exprimer des pronostics sur les « nouvelles générations littéraires » ou sur d'autres écrivains talentueux plus jeunes qu'eux. La division de l'ouvrage en sections qui reflètent des groupes d'affinités, des « écoles » ou un classement générique met en évidence la composante pluri-générationnelle qui structure chacune d'entre elles. La lecture attentive du texte et de sa démarche nous aide à éclairer la dynamique du Grenier, l'un des lieux de sociabilité les plus fréquentés par les écrivains interpellés et inclus dans les sections *Naturalistes* et *Néoréalistes*, mais aussi par certains de ceux qui sont insérés dans d'autres sections du livre (*Psychologues* : Barrès, Rod, Hervieu ; *Symbolistes et Décadents* : Régnier, Mallarmé<sup>1</sup> ; *Parnassiens* : Coppée, de Heredia, par exemple). Il faut ajouter à cela l'importance accordée en filigrane à la présence tutélaire de l'autorité Goncourt, signalée dans l'ensemble des interviews, par un portrait dédié au maître que, dit Huret, « j'ai vu d'ailleurs sans le noter toujours, chez la plupart des écrivains que j'ai jusqu'ici visités<sup>2</sup>. »

La composante générationnelle était déjà déterminante dans les *Essais de Psychologie Contemporaine* de Bourget parus en 1883. Le futur auteur du *Disciple* qui, par ce roman, montra combien il était sensible à la transmission d'une culture et d'une vision du monde d'un âge à l'autre, avait choisi ce type d'approche dans le but de comprendre « l'âme » de la génération des années 80. Son intention est claire dans l'*Avant-propos* de 1885<sup>3</sup> : à partir de l'analyse de dix écrivains qui ont compté sous le Second Empire (dont Goncourt), il entend montrer que « les états de l'âme particuliers à une génération nouvelle étaient enveloppés en germe dans les théories et les rêves de la génération précédente<sup>4</sup> » pour ensuite étudier, « dans les écrivains de la génération précédente les origines de quelques-unes des tendances et des idées de la génération actuelle<sup>5</sup> ». Un lecteur naïf pourrait penser trouver Zola parmi ceux-ci, considéré par beaucoup de ses contemporains, surtout à partir des *Soirées de Médan*, comme le maître incontesté du naturalisme. Il n'en est rien. Curieusement, son exclusion du panthéon (Bourget le considère plutôt comme un « disciple<sup>6</sup> » de Flaubert ou des Goncourt, « dont il dérive en partie<sup>7</sup> », plutôt que comme un maître<sup>1</sup>) est

1. Les passages de Mallarmé sont rares, mais ils existent. Cf. J.-H. Rosny, *op. cit.*, p. 83 : « A peine si je le vis trois ou quatre fois au Grenier ».

2. *Enquête sur l'évolution littéraire*, « M. Geffroy », Vanves, Thot, 1982, p. 206.

3. *Nouveaux Essais de psychologie contemporaines*, Paris, Lemerre, 1886 [pour 1885]

4. *Essais de psychologie contemporaine*, éd. André Guyaux, Paris, Gallimard, coll. Tel, « Avant-propos de 1885 », p. 437. Cette édition reprend les *Essais de psychologie contemporaine* et les *Nouveaux essais de psychologie contemporaine*, conformément à l'édition globale donnée par Bourget en 1899.

5. *Ibid.*, « Leconte de Lisle », p. 276.

6. *Ibid.*, « Tourguéniev », p. 356.

7. *Ibid.*, « Edmond et Jules de Goncourt », p. 313.

est justifiée, elle aussi par un critère générationnel (Zola est plus jeune que les auteurs examinés), critère qui porte également Bourget à mettre sur un plan d'égalité Zola et Daudet (tous deux nés en 1840), en utilisant habilement cette communauté pour relativiser les qualités innovatrices du premier, et à les distinguer l'un et l'autre de Flaubert et Goncourt. Dans l'article consacré à Jules et Edmond, l'un de ceux où le problème générationnel est le plus nettement posé, il insiste sur l'importance accordée par les jeunes de 1880 à l'œuvre des deux frères, sur le fait qu'« après vingt années de labeur obscur et d'insuccès, [ils] aient soudainement conquis le public, soulevé l'enthousiasme et l'imitation, fait école enfin<sup>2</sup> ». Il passe sous silence le fait qu'une telle réaction s'affirme contre les « excès » du naturalisme, dont le chef de file, Zola, l'« aîné immédiat » de ces jeunes, appartient à une génération intermédiaire, à laquelle le critique semblerait accorder peu d'autonomie. Le seul mérite de celle-ci semblerait résider dans son effacement au profit de celle qui l'aurait précédée<sup>3</sup>, représentée désormais par le seul Edmond. Si l'on considère que d'une part, l'autorité des deux frères Goncourt, réaffirmée par les plus jeunes, se manifeste par la fréquentation du Grenier, et que, d'autre part, comme l'ont montré Jules Marsan ou, plus récemment, Vincent Laisney<sup>4</sup> dans son *Arsenal romantique*, l'espace cénaculaire est bien le lieu privilégié de rencontres intergénérationnelles régies par des dynamiques variées (demande de reconnaissance, allégeance, rivalités, prise de distance polémique par rapport à des tiers généralement exclus du groupe), voire l'espace où parfois se décide la succession d'équipes littéraires, se définissent des programmes esthétiques et des stratégies d'affirmation, l'analyse de ce lieu singulier s'impose dans la perspective qui est la nôtre.

Pour le faire, peut-être n'est-il pas inutile d'établir un tableau où figurent la date de naissance et le nom de certains familiers du Grenier, que nous avons choisis exclusivement parmi les hommes de lettres, étant donné notre propos. Lorsque leur nom est précédé d'un astérisque, il renvoie à ceux des « littérateurs amis » « habitués du Grenier » dont Edmond garde dans sa vitrine, l'un des volumes préférés et qui sont tous munis du portrait de leur auteur<sup>5</sup>, en signe d'affection, certes, mais aussi de reconnaissance professionnelle. Ils figurent alors dans la liste dressée à la date du 14 décembre 1894 dans la célèbre description du Grenier présente dans le *Journal*.

1. *Ibid.*, « Taine » : il y fait de Zola, le « chef futur du naturalisme », à ses débuts, une sorte de disciple de Taine qui « arbore, comme une devise » les thèses de ce dernier « à la tête d'un roman qui fit scandale. Car les jeunes gens de la génération montante professaient pour l'audacieux briseur des idoles de la métaphysique officielle, un enthousiasme de disciples [...] » (p. 126).

2. *Op. cit.*, p. 313.

3. Pour l'analyse d'un tel mécanisme, cf. Henri Peyre, *op. cit.*, p. 196.

4. Jules Marsan, *La bataille romantique*, Paris, Hachette, 1912; Vincent Laisney, *L'Arsenal romantique. Le salon de Charles Nodier (1824-1834)*, Paris, Champion, 2002.

5. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, t. III, Paris Robert Laffont, 1956, 14 décembre 1894, p. 1055-1056.

|                            |  |
|----------------------------|--|
| Edmond de Goncourt 1822    | *Gustave Geffroy 1855                    |
| *Théodore de Banville 1823 | *Georges Rodenbach 1855                  |
| *Alphonse Daudet 1840      | *Jean Lorrain 1855                       |
| *Emile Zola 1840           | *Robert de Montesquiou-Frezensac<br>1855 |
| Stéphane Mallarmé 1842     | *Joseph-Henry Rosny (Boex) 1856          |
| José Maria de Heredia 1842 | *Edouard Rod 1857                        |
| *François Coppée 1842      | *Paul Hervieu 1857                       |
| Paul Alexis 1847           | Paul Bonnetain 1858                      |
| *Julia Daudet 1847         | Emile Hennequin 1858                     |
| *Gustave Toudouze 1847     | Oscar Métonnier 1859                     |
| *Frantz Jourdain 1847      | *Paul Margueritte 1860                   |
| *Octave Mirbeau 1848       | *Lucien Descaves 1861                    |
| *Joris-Karl Huysmans 1848  | *Abel Hermant 1862                       |
| Guy de Maupassant 1850     | Paul Adam, 1862                          |
| Pierre Loti 1850           | Maurice Barrès 1862                      |
| Henry Céard 1851           | *Jean Ajalbert 1863                      |
| *Léon Hennique 1851        | Jules Renard 1864                        |
| Elémir Bourges 1852        | *Henri de Régnier 1864                   |
| Paul Bourget 1852          | Léon Daudet 1868                         |
| Robert Caze 1853           |  |

Quarante-six ans séparent Goncourt du plus jeune de ces écrivains, soit, selon la répartition alors en vogue qui s'attache approximativement aux décennies, cinq générations. En revanche, si l'on adopte la scansion la plus fréquente qui tient compte de l'époque où opèrent les écrivains et pour prendre le seul exemple de la mouvance réaliste, on y trouve celle du réalisme, celle du naturalisme, celle du néoréalisme (les catégories de Huret). On pourrait schématiquement distinguer les unes des autres à partir de quelques événements qui ont agité le champ littéraire de la période : la publication des *Soirées de Médan* (1880), qui marquent pour beaucoup la constitution d'un groupe naturaliste ; le *Manifeste des cinq* (1887), qui le conteste au nom de valeurs esthétiques « spiritualistes » dans le sillage des essais de Bourget et de Brunetière et surtout de l'esthétique raffinée des Goncourt, reconnus de plus en plus fréquemment comme de nouveaux maîtres ; la pétition en défense de *Sous-Offs* de Descaves (1889) qui fédère tous les contendants au nom de l'autonomie du champ littéraire par rapport au pouvoir ; le banquet en l'honneur de Goncourt (1895), « grand ancien<sup>1</sup> », qui le consacre définitivement aux yeux de la communauté

1. Christophe Charle, *Le champ de la production littéraire* in *Histoire de l'édition française* en 4 vol. (Paris, Promodis, 1983-1986), t. III *Le temps des éditeurs* (dir. R. Chartier et H.-J. Martin). Dans son examen de la fin des années 1880, l'auteur souligne la crise en cours dans le domaine de l'édition littéraire : le « climat général ne peut que détériorer les rapports entre auteurs et éditeurs. Les clivages de génération se font plus profonds et, pour accéder à la notoriété, les auteurs sont forcés de se grouper afin d'attirer l'attention en lançant un nouveau mouvement, stratégie la plus

des hommes de lettres<sup>1</sup> mais aussi du pouvoir politique; l'autonomie de la littérature (« pour laquelle il a tant œuvré ») et le travail de l'écrivain, sont en quelque sorte sacralisés. Le discours de Poincaré prononcé en cette occasion en est la preuve<sup>2</sup>.

De tels événements, dont certains sont directement ou indirectement provoqués par « l'esprit Grenier », mais aussi l'action de quelques uns de ses membres, alimentent toujours les discussions, marquent parfois des tournants significatifs, ainsi que l'introduction de nouvelles vagues d'écrivains au sein du groupe, ou l'éloignement de certains autres; ils permettent de remarquer le positionnement fluctuant des jeunes auteurs à l'intérieur même du groupe mais aussi, à l'extérieur, dans le champ, car il devient le lieu où sont menées des « luttes de préemption et de distinction<sup>3</sup> » internes ou à l'intérieur de la plus vaste communauté littéraire. Ce qui n'aurait pu être qu'une pépinière de nouveaux écrivains, à aider ou à réunir dans la future Académie, en partie préfigurée par le Grenier, devient vite « le salon des idées de ce temps », selon une formule, peut-être un peu trop euphorique, de Jules Rais<sup>4</sup>.

fréquente en poésie, genre victime de l'évolution économique, mais qui se pratique aussi dans le roman avec le naturalisme et ses diverses scissions » (p. 132). Il relève également que pour faire face à l'exclusion d'une littérature « d'avant-garde » du circuit éditorial classique, ce « secteur du champ littéraire doit inventer des procédures de substitution pour percer le mur du silence qui l'entoure », par exemple des « cercles et salons pour initiés, banquets, commémorations des grands anciens [...] » (p. 135).

1. Cf. l'article « Le banquet Goncourt », *L'Écho de Paris*, 3 mars 1895 : « Il y a des écrivains de tous les styles parmi ces habits noirs. Le nom des de Goncourt, qui a été si longtemps un drapeau de bataille, réunit aujourd'hui, sous ses plis, des hommes de lettres qui s'anathématisent volontiers les uns les autres. Quand les inimitiés littéraires se fondent dans la célébration d'un homme, c'est signe de gloire pour lui ».

2. Dans « Le Banquet Goncourt », *Revue Encyclopédique*, 15 mars 1895, Henry Lapauze rapporte les paroles prononcées par Poincaré : « [...] le gouvernement a conscience qu'il se serait diminué s'il n'avait pas pris sa part de cette démonstration réparatrice; c'est qu'en vous apportant ce soir un témoignage tardif de sa haute estime, il ne fait qu'accomplir un devoir et payer cette dette de reconnaissance qu'une nation contracte vis-à-vis de ceux qui, par les trouvailles d'un art vivant et personnel, ajoutent à la gloire commune. Le temps est passé des théories de commande, des esthétiques obligatoires et des littératures d'État. Dans une démocratie qui vit de liberté et que féconde la variété des inspirations individuelles, le gouvernement n'a rien à édicter, rien à diriger, rien à entraver; il n'a qu'à remplir, s'il le peut et comme il le peut, un rôle discret d'amateur clairvoyant, respectueux des talents sincères, des belles passions et des volontés généreuses. Or, de talent plus fier que le vôtre, de passions plus ardentes que celles que vous avez nourries, de volonté plus souveraine que celle que vous avez appliquée aux recherches d'art et au travail de style, il me paraît difficile d'en découvrir; et c'est vraiment, par excellence, une vie d'écrivain que cette vie si droite et si pleine [...] ».

3. Les termes sont de Pierre Bourdieu (*Revue Française de sociologie*, janvier 1974) dont l'analyse est exploitée dans les réflexions menées sur la période par Rémy Ponton, thèse de doctorat EHESS *Le champ littéraire en France de 1865 à 1905*, 1977 (cf. p. 206).

4. Jules Rais, « Edmond et Jules de Goncourt », *Revue Encyclopédique*, 1er mars 1895.



*Edmond et les jeunes*

Pourtant, quand, dans son *Journal*, Edmond envisage son rapport avec les jeunes générations (expression ambiguë qui renvoie à plusieurs réalités différentes), il lui arrive souvent de les opposer à la sienne ou à celle de Daudet, avec dépit ou irritation, pour en montrer les différences d'habitudes, de méthode, de vision du monde. Il lui arrive aussi d'évoquer, comme un repoussoir et en amont, la catégorie de « génération romantique », dont la sienne se serait distinguée. Il le fait toujours en portant des jugements de valeur défavorables qui sembleraient rendre le commerce impossible entre sa génération et celle des nouveaux écrivains. Il condamne surtout les jeunes qu'il identifie à la décadence, même si certains d'entre eux fréquentent le Grenier :

Après la génération des simples, des gens naturels, qui est bien certainement la nôtre et qui a succédé à la génération des romantiques, qui étaient tous des cabotins, des gens de théâtre dans la vie privée, voici que recommence chez les décadents une génération de poseurs, de chercheurs d'effets, d'étonneurs de bourgeois<sup>1</sup>.

Ou encore, écrit-il, en renvoyant au groupe (nombreux) de romanciers qui vivent de journalisme et fréquentent ses dimanches :

Oh ! la jeunesse des lettres, je la trouve bien pressée de jouir du succès, bien avide d'argent, bien incapable de travailler de longs mois dans la retraite, le silence, la maigre rétribution de son labeur, ce qu'a fait notre génération. J'ai bien peur que les rares fabricateurs de livres de ce jeune monde soient mangés par le journalisme, où se touchent de grosses payes avec le tintamarre de la gloire<sup>2</sup>.

Et puis, à propos du rapport qu'il entretient avec eux :

C'est incontestable, et il faut bien que je me l'avoue : à la reprise d'*Henriette Marechal*, j'avais toute la jeunesse avec moi, je l'ai bien encore, mais pas tout entière. Les décadents quoiqu'au fond ils descendent un peu de mon style, se sont retournés contre moi. Puis il y a dans la présente jeunesse ce côté curieux qui la différencie des jeunesse des autres époques : elle ne veut pas reconnaître de pères et de générateurs et se considère, dès l'âge de vingt ans et dans le balbutiement du talent, comme les *trouveurs* de tout. C'est une jeunesse à l'image de la république, elle raye le passé<sup>3</sup>.

1. *Journal*, 6 février 1889, t. III, p. 226.

2. *Ibid.*, 21 janvier 1895, t. III, p. 1077.

3. *Ibid.*, 1<sup>er</sup> avril 1889, t. III, p. 252.

Accusée d'ingratitude, de mollesse dans la défense d'une esthétique nouvelle – la sienne –, elle l'est aussi de fausseté :

Lavedan me parle de la réputation de méchanceté faite à mon *Grenier* par des mauvaises langues, représentant tout lettré qui vient chez moi comme un domestique ou un mauvais bougre. Et je crois que pas mal de ces mauvaises langues qui lui font cette réputation sont des familiers du *Grenier*. Ah! la sale jeunesse que la jeunesse de l'heure présente !

À en croire ces textes, toute entente entre Edmond et les nouveaux arrivés semblerait donc impossible. Pourtant, Goncourt a favorisé avec son *Grenier* le mélange de plusieurs générations. Quand en 1885, il prend l'initiative d'instituer avec Daudet les dimanches d'Auteuil, il choisit d'accueillir, lui qui est alors âgé de 63 ans, avec son ami, qui en a 45, une jeunesse née dans les années 40, à laquelle s'en ajoutera bien vite une autre née dans les années 50 et une troisième encore née dans les années 60. La population du Grenier est donc composée de plusieurs tranches d'âge qui interagissent entre elles en même temps qu'avec le maître. Le Grenier créé pour répondre à la « sollicitation de ses amis littéraires », accueille des jeunes hommes de lettres prometteurs, insatisfaits d'autres maîtres trop contraignants, jugés insuffisants soit qu'on les abandonne, soit qu'on entre en conflit avec eux dans une lutte d'affirmation visant tout à la fois à s'imposer et à imposer une nouvelle forme de littérature. Ils le font alors sous l'égide du grand aîné élu, une fois de plus dans son histoire, comme guide. Malgré ce que peut en dire Edmond, le conflit générationnel semblerait plutôt avoir lieu ailleurs, à l'extérieur du Grenier, qui se présente alors comme une sorte de refuge moins contraignant que d'autres cercles, le lieu de « parloies littéraires » et non d'élaboration plus stricte de règles et programmes. La souplesse de sa structure en serait l'atout majeur. Il n'est pas, de ce fait une réalité à renverser, pour son absence de véritable contrainte, mais un lieu où les différentes générations peuvent coexister.

Une telle proposition s'éclaire à la lecture d'un passage de Geffroy qui tend à opposer deux types de relation intergénérationnelle : un conflit d'une part et, d'autre part, une reconnaissance d'autorité pacifique qui favoriserait les transformations de la littérature de la part des générations les plus jeunes, tout en sauvegardant l'individualité de chacun. Il donne à lire alors une opposition entre deux types de maîtres : l'un relevant du prêtre<sup>2</sup>, ce qui présuppose une croyance, l'autre de l'écrivain considéré dans sa seule spécificité littéraire; mais également entre deux modalités : l'une « autoritaire », l'autre plus ouverte. A ces oppositions, on pourrait ajouter, pour mieux adhérer à notre propos, celle de

---

1. *Ibid.*, 12 janvier 1891, t. III, p. 524

2. On pense au « prêtre en habits laïques » d'André Theuriet à propos de Leconte de Lisle dans *Souvenirs des vertes saisons* (cité par Luc Badesco dans *La génération poétique de 1860, la jeunesse des deux rives*, Paris, Nizet, 1971, t. II, p. 1201).

deux espaces : le cénacle tel que le définit Vallès dans son article polémique de 1883, « Les cénacles<sup>1</sup> » et le Grenier. Les différentes pages de Geffroy nous aident à mieux comprendre le modèle et la relation au maître que rejettent les jeunes générations trop à l'étroit dans un espace qui étouffe renouvellement littéraire et développement de leur personnalité, et la recherche d'un autre point d'ancrage qui permet au contraire de remédier aux excès des poétiques précédemment choisies. Quand un écrivain révolutionnaire

n'est plus qu'un prêtre serviteur d'un dogme dont la vertu va chaque jour s'affaiblissant [...], c'est alors que les hommes de la génération nouvelle se lèvent contre leurs aînés, les interpellent avec violence, leur rendent les coups qu'ils ont portés autrefois. Les maltraités s'en étonnent car on n'admet généralement pas la violence des autres, car on croit volontiers posséder le monopole du goût et de la conviction. De là, les chocs, les résistances, les duretés de ceux qui occupent les situations, les intolérances compréhensibles, les méchancetés noires, les silences mesquins et rageurs<sup>2</sup>.

À cette situation de conflit, décrite dans des termes qui annoncent l'analyse de Bourdieu menée sur la lutte entre dominés et dominants au sein du champ littéraire<sup>3</sup>, il oppose un personnage tel que Goncourt présenté comme un écrivain dont l'œuvre, qui exerce une influence sur la littérature de son temps, travaille également à l'expansion d'une littérature moderne, en même temps qu'il favorise le travail de l'avenir car « chaque génération littéraire doit pousser plus avant sa recherche et trouver un art nouveau pour exprimer des mœurs et des idées nouvelles<sup>4</sup>. »

Dans la promotion de ses rencontres hebdomadaires, et pour qu'elles assurent une fonction antidogmatique indispensable au renouvellement de la litté-

1. Jules Vallès, « Les Cénacles », *La France*, 2 et 9 mars 1883, in *Œuvres* (éd. Roger Bellet), t. II, Paris, Gallimard, p. 863-870. Vallès y parle des cénacles fondés sur le modèle littéraire balzacien : « C'est Balzac qui, le premier, détourna le mot de son sens religieux, tout en lui conservant une portée sacrée. » (p. 864). Il en évoque ensuite les dangers, « [...] l'envers de la médaille et le danger qui se cache sous le manteau de la fraternité qui couvre les cénacliers de ses plis. Ils écrivent un évangile à l'usage de leur école, et en arrivent à croire qu'en dehors de leur secte, il n'y a pas de salut. » (p. 865). Ailleurs, il les considère comme des « petites chapelles de faux convulsionnaires pour rire, qui noient dans un baquet de Messner, acheté à la contrefaçon, ce qu'ils avaient de talent personnel et frais » (p. 867), des « petites boîtes à camaraderie, « des petites fabriques de gloire » (p. 867). Il dénonce enfin les conséquences de ce modèle sur les jeunes : « le vieux cénacle d'autrefois, dont les survivants ont les cheveux blancs, et que la mort a décimé, ce cénacle-là a fait des petits, et toute une génération de poètes ou de poétaillons vit sur la légende dont il est couronné et mange le pain qu'il a pétri. » (p. 866). Il est curieux de noter que l'une des discussions relevées par Goncourt lors de la première journée du Grenier porte... sur Vallès !

2. Gustave Geffroy, « Revue littéraire. Essai de critique », *La Justice*, 19 août 1884 ; repris dans *Notes d'un journaliste : vie, littérature, théâtre*, Paris, Charpentier, 1887, p. 134.

3. Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.

4. Gustave Geffroy, *op. cit.*, p. 145. L'article concerne les Goncourt.

rature, le modèle suivi par Goncourt est celui des dimanches de Flaubert<sup>1</sup>. Un article d'Alexis peu connu, écrit au lendemain de l'ouverture du Grenier peut aider à en comprendre la nature, mais aussi ce qui le distingue de son modèle. La chronique signée Trublot, « Les dimanches de Goncourt<sup>2</sup> » a paru dans *Le Cri du peuple* de Vallès, le 4 février 1885 :

Dimanche 1<sup>er</sup> février, j'ai assisté à une « première » de la littérature, bien autrement intéressante que toutes les premières du théâtre. La veille au soir, j'avais reçu, ainsi qu'une vingtaine de mes confrères, trois petites lignes d'une écriture bien connue : *Le Grenier de Goncourt ouvre ses dimanches littéraires le dimanche 1<sup>er</sup> février 1885. Il sera très honoré de votre présence.*

C' que j'ai eu soin d' pas manquer. J'étais plus ému que je ne saurais vous dire, en grim pant les marches qui conduisent au « grenier ». Faut vous expliquer... Jadis, y a cinq ans, du vivant de Gustave Flaubert, on était quelques zigs chouettes, ayant l'habitude, le dimanche, de s' rendre chez l'auteur de *Madame Bovary*. Oh! c'était pas pour pontifier, pour crâner, pour « faire une chapelle ». C'était parce que, ce jour-là, on était sûr de trouver chez lui le grand romancier, et qu'on ne s'y embêtait pas, ah! mais non! qu'on y rencontrait tantôt l'un, tantôt l'autre, des gars d'âge, d'opinions les plus opposés. Et c'est ça qui en faisait le chic! On pouvait tout dire, tout discuter, tout nier. Le seul lien qui existât entre les habitués était une affection commune pour Flaubert. Enfin, y avait pas besoin de faire toilette. On apportait chacun sa bouffarde, tiens.

Eh bien! depuis cinq ans que la mort avait interrompu « les dimanches de Flaubert », tous ceux qui y avaient mis les pieds soupiraient : « nom de Dieu ! Est-ce triste que ce soit fini! » Et l'on ajoutait : « Y a qu'Edmond de Goncourt qui pourrait recommencer ça... Y a qu'Edmond de Goncourt! »

Eh bien, Goncourt a recommencé... De deux pièces, au second étage de son artistique demeure, il n'en a fait qu'une en jetant à bas une cloison. Et il vous l'a décorée avec un goût... Mais je ne suis pas « bibelotier », moi, et j'aurais fait un médiocre reporter. Dans mon émotion, j'ai rien vu, qu'une chose : c'est que beaucoup des anciens, pour une raison ou pour une autre, n'étaient plus là; mais qu'en revanche, il y en avait beaucoup de nouveaux. C'est qu'Edmond de Goncourt, resté jeune de cœur, plus vivant que jamais, aime la jeunesse qui le lui rend bien [...] Les assistants [...] étaient MM. Alphonse Daudet, Georges Charpentier, Huysmans, Céard, Hennique, Gustave Geoffroy, Robert Caze, Remâcle, Jourdain, Caraguel, Hennequin, Gaïda et Paul Alexis. J'en oublie sans doute. J'suis un déplorable reporter, les aminches.

Aussi bien par son style que par son auteur et le support où il figure, rien de moins élitiste, de plus éloigné de l'esprit qu'on penserait respirer au Grenier que cet article. D'où son intérêt car il souligne, mieux que d'autres témoignages plus

1. Vincent Laisney relève également leur premier enthousiasme pour les dimanches de Mario Uchard, attesté dans le *Journal*, 7 décembre 1857 (« Cénacles et cafés littéraires : deux sociabilités antagonistes », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet 2010, p. 571).

2. In « *Naturalisme pas mort* ». *Lettres inédites de Paul Alexis à Emile Zola 1871-1900* (éd. B. H. Bakker), Toronto, University of Toronto Press, 1971, p. 491-492.

attendus, le fait qu'il s'agit d'un véritable événement littéraire digne, par là, de figurer dans un quotidien à vaste public, populaire, de gauche, particulièrement sensible au registre « Trublot » qu'utilise Alexis pour mener sa plus vaste campagne réaliste et naturaliste dans le journal de Vallès.

Il nous fournit des renseignements précieux sur la nature et l'origine du Grenier. Il l'inscrit en effet dans une lignée qui n'est pas celle d'« une chapelle » ni d'une école, contre laquelle Alexis s'insurge, aussi bien dans *L'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret que dans ses nombreuses chroniques littéraires. En somme, les dimanches de Goncourt ne sont pas tout à fait les mardis de Mallarmé, du moins tels que ceux-ci apparaissent au travers de la « troisième génération [...] de ses habitués » qui « donnera une inflexion plus radicale encore à son salon dans le sens du sacré<sup>1</sup> », ni, comme pour certains de ses confrères, les rencontres de Médan. Il tiendrait plutôt du salon – où prime la conversation, la causerie, « la parlote » – s'il ne présentait quelques caractéristiques restrictives qui le distinguent de celui-ci : d'abord une forte connotation masculine (les femmes y apparaîtront surtout comme « rameneuses d'époux », pour citer Goncourt dans un passage d'une misogynie absolue<sup>2</sup>) ; ensuite une spécialisation littéraire, surtout dans sa première manifestation avant qu'il ne s'ouvre plus tard à d'autres artistes, comme dans le cénacle des *Illusions Perdues* et des *Hommes de Lettres* ; enfin, la conscience d'appartenir à un même univers malgré les différences politiques ou esthétiques, tout comme chez Flaubert, où régnait la liberté de « tout dire, tout discuter, tout nier », le propre d'une véritable république des lettres, et qui plus est, dans la bonne humeur et la spontanéité. Contrairement à un « cénacle » d'épigones, la cohésion du groupe n'est pas à voir dans son organisation religieuse, sévère et hiérarchisée telle que l'a analysée Ponton à propos d'autres contextes contemporains du même champ littéraire<sup>3</sup>, mais dans l'organisation fondée sur des liens affectifs et d'estime qui unissent les hôtes au maître de maison, les plus âgés aux plus jeunes, dans une structuration de groupe présupposant une dynamique transgénérationnelle : vieux/jeunes ; écrivains reconnus comme des précurseurs, maîtres attitrés et affirmés/écrivains à peine légitimés ou en voie de légitimation qui, s'ils ne sont pas de véritables disciples, n'en sont pas pour autant des pairs, et encore moins, dans d'autres contextes, des maîtres ; ce à quoi visent certains d'entre eux, néanmoins (Huysmans, Rosny). Maupassant parlant du lien qui unissait les jeunes du dimanche flaubertien à l'écrivain, « ceux qui l'aiment le plus », relevait la nature affective de cet attachement. Il en va de même entre Goncourt et les jeunes « nouveaux » qui fréquentent le Grenier, malgré les passages cruels que plusieurs d'entre eux lui consacrent dans leurs pages intimes.

1. Vincent Laisney, « Le cénacle au quotidien », in *Les journaux de la vie littéraire* (dir. P.-J. Dufief), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 282.

2. Edmond de Goncourt, *Journal*, t. II, 15 novembre 1885, p. 1198.

3. Rémy Ponton, *op. cit.*, p. 202 sq. et « Programme esthétique et accumulation du capital symbolique, l'exemple du Parnasse », *Revue Française de Sociologie*, 14, 2, 1973, p. 200-220.

Comme Alexis, Maupassant dans une chronique du *Gil Blas* intitulée « Un dimanche au Grenier d'Edmond de Goncourt » (24 novembre 1885), s'attache à une même idée de continuité en disant qu'Edmond de Goncourt « a repris les dimanches de Gustave Flaubert », dont il cite les membres et qu'il retrouve en grande partie au Grenier, surtout pour ce qui est des « jeunes gens » (auxquels il ajoute Huysmans, « les deux Caze », Jules et Robert, ou certains que l'on pourrait grouper dans une cinquième génération, comme Bonnetain, Hermant) :

Flaubert mort, on eut dit que le lien qui unissait tous ces hommes s'était brisé. Puis, l'an dernier, la poste distribua un matin dans Paris une cinquantaine ou une centaine de petites lettres annonçant que le Grenier des Goncourt était ouvert tous les dimanches<sup>1</sup>.

La continuité, il la trouve également dans une manière de recevoir les invités, malgré la différence de tempérament des deux écrivains : Goncourt allant « d'un groupe à l'autre, se mêl[ant] à toutes les causeries, rev[enant] s'asseoir, allu[mant] une cigarette, se rel[evant], montr[ant] » des bibelots admirables » n'est pas sans rappeler Flaubert, plus expansif, certes, mais tout aussi agité, avec « des gestes larges, où il paraissait s'envoler », « allant de l'un à l'autre d'un seul pas qui traversait l'appartement<sup>2</sup> », tel qu'il le décrit dans sa chronique consacrée aux dimanches du second. A la différence près que « les dimanches des Goncourt semblent plus calmes que ceux de Flaubert<sup>3</sup> ». En somme, le schéma de relation intergénérationnelle entre jeunes et maître présente plus d'une analogie. En réalité, des différences existent, si l'on analyse la composante générationnelle du Grenier. Dans le premier cas, il ne reste plus qu'Edmond de la première génération des dimanches de Flaubert qui comprenait Goncourt, Flaubert (voire Tourgueniev), les novateurs, les chefs de file du réalisme, déjà présents aux dîners Magny et ayant ouvert la voie aux Daudet et Zola qui, quant à eux, appartiennent à la deuxième génération, avec laquelle ils partagent les dîners des « auteurs sifflés ». Or, leur absence prive les plus jeunes des grands dialogues entre pairs, des discussions qui faisaient les délices du salon Flaubert et à travers lesquels passait un magistère dont Maupassant a souligné la portée :

Leur conversation, où un mot appelle un fait, un fait une pensée, une pensée une loi, va sans cesse (marque des puissants esprits) de l'anecdote à l'idée générale : et il ne se passe pas cinq minutes sans que la plus insignifiante des nouvelles arrive, par l'enchaînement des déductions, à soulever quelque question profonde. Ils causent ensuite d'art et de philosophie, de science et d'histoire, et

1. Guy de Maupassant, « Lettre à un provincial. Un dimanche au Grenier d'Edmond de Goncourt », *Gil Blas*, 24 novembre 1885, in *Chroniques* (éd. G. Delaisement), t. II, Paris, Ed. Rive Droite, 2004, p. 1040.

2. Guy de Maupassant, « Souvenirs d'un an. Un après-midi chez Gustave Flaubert », *Gil Blas*, 23 août 1880, in *ibid.*, t. I, 2003, p. 82.

3. Guy de Maupassant, « Un dimanche au Grenier d'Edmond de Goncourt », *op. cit.*, p. 1041.

leur prodigieuse lecture leur donnant une vue d'ensemble sur les temps écoulés, ils ne considèrent l'actualité que comme point de comparaison avec les époques finies ; et ils restent toujours enveloppés dans l'idée, comme les sommets dans les nuages.<sup>1</sup>

À lire les témoignages des fidèles ou le *Journal* d'Edmond, les discussions du Grenier ne sont pas exactement de la même teneur. Leur font place celles qui, par exemple, opposent Goncourt, Daudet et Zola quand il s'y présente, « bien plus rarement que Daudet<sup>2</sup> », selon Rosny. Il nous les décrit ainsi, dans le chapitre « Le grenier Goncourt » de *Torches et Lumignon* :

J'ai assisté à une demi-douzaine de discussions entre Goncourt, Daudet, Zola. Elles roulaient sur des sujets plutôt insignifiants. Zola avait l'avantage. En dehors de ses argumentations, il n'existait pas devant l'étincelante causerie de Daudet. Même les petites touches de Goncourt valaient mieux que les anecdotes ou les remarques ternes du père de *l'Assommoir*<sup>3</sup>.

Le prestige de Goncourt est plutôt lié à son œuvre qu'à sa conversation. Il n'a pas l'envergure de l'animateur brillant que tous reconnaissent à Flaubert, pour sa timidité et son tempérament, pour « l'air hautain » (quoique bienveillant) que lui trouve Maupassant ou Marguerite, pour son « air de gros militaire en retraite » dont Renard « n'arrive pas à voir l'esprit<sup>4</sup> », ou encore pour « son indifférence à ce qui n'est pas sa manie (la collection et les bibelots)<sup>5</sup> », enfin pour sa propension à la répétition relevée aussi bien par Renard<sup>6</sup> que par Rosny<sup>7</sup>. Goncourt n'a pas beaucoup d'aura. Heureusement, Daudet est là pour animer les lieux comme il le faisait déjà chez Flaubert, en reprenant à son compte la bonne humeur qui, selon Alexis caractérisait ses dimanches. L'on sait, par ailleurs, sa part de responsabilité dans l'ouverture du Grenier : « je vais tous les dimanches chez Goncourt. Cela me coûte, mais j'y vais. Il est tellement seul, si peu entouré ! C'est moi qui ai fondé son Grenier<sup>8</sup> », affirme-t-il à Renard.

A cette première tranche, s'ajoute un groupe comprenant deux autres générations, dont le noyau principal est constitué dans le premier cas par les auteurs des *Soirées de Médan* (1840-51) et dans l'autre, par celui du *Manifeste des Cinq* (1850-60).

1. Guy de Maupassant, *Le Gaulois*, 23 août 1880, in *op. cit.*, t. I, p. 80.

2. J.H. Rosny, *Torches et Lumignons*, *op. cit.*, p. 48.

3. *Ibid.*, p. 50.

4. Jules Renard, *Journal*, 5 mars 1891, *op. cit.*, p. 85.

5. *Ibid.*, 7 mars, 1891, p. 88.

6. *Ibid.*, 5 mars 1891, p. 85.

7. Transcrit par Jean-Michel Pottier dans « Calepins, carnets, cahiers... *Le Journal* de Rosny Aîné : le « Cahier de 1886-1887 », *Cahiers Naturalistes*, 70, 1996, p. 251 : « 24\10\87 – Hier Goncourt m'a paru très vieilli. Par misère il a répété un tas d'aphorismes que nous connaissons jusqu'à la corde ».

8. Jules Renard, *Journal*, 25 février 1891, *op. cit.*, p. 82.

*L'espace de sociabilité*

Le Grenier n'est pas véritablement structuré de manière pyramidale, ce qui permet aux plus jeunes d'y avoir plus d'espace. En l'absence de Daudet, Rosny ou Lorrain occupe la place qu'il y tient généralement dans la conversation plus fréquemment centrée sur des récits de vie, des anecdotes (peu tendres) et des échanges d'informations que sur des discussions plus spécifiquement littéraires, plus abstraites ou esthétiques. On a parfois l'impression que dans la constitution du Grenier et de son image, les jeunes jouent un rôle fondamental. « Ils le lui rendent bien » disait Alexis à propos de l'affection que Goncourt semblait manifester à leur égard, en soulignant la réciprocité de leur relation et de leur reconnaissance. Parmi les nombreux mérites de l'analyse générationnelle menée par Luc Badesco dans son livre intitulé *La Génération poétique de 1860*, relevons celui de remettre en question certaines idées reçues qui réduisent au seul modèle hiérarchique et unidirectionnel le rapport que le groupe des plus jeunes entretient avec son chef de file, sans tenir compte d'une dialectique qui structurerait cette relation. Au terme de sa recherche, le critique constate que Leconte de Lisle, qui néanmoins consacra l'école poétique, ne serait pas simplement un

maître vénéré qui, grâce à sa forte personnalité et à son exemple, a tiré de la nuit tous les jeunes poètes de ce temps et les a guidés vers la consécration définitive que constituait pour leur génération le premier *Parnasse contemporain*. Cette rencontre n'a de sens que si l'on y voit une conjonction d'intérêts : c'est la jeunesse qui contribua à faire connaître Leconte de Lisle par son enthousiasme à la fois sincère et de commande, dont indirectement elle profitait elle-même<sup>1</sup>.

La démarche et ses résultats peuvent servir d'autant mieux à l'analyse du Grenier qui n'est pas un cénacle aussi hiérarchisé et stable que celui du boulevard des Invalides. « Un maître est autant une influence contre laquelle on se construit qu'une action par laquelle on est construit<sup>2</sup> », affirme Thibaudet dans son *Histoire de la littérature française* entièrement fondée sur l'analyse générationnelle. Mais ne peut-on également penser que dans les années 80-90, outre au bénéfice symbolique – et matériel – qu'ils tirèrent de leur fréquentation du Grenier, sous l'aile de Goncourt, et plus tard au sein de l'Académie homonyme, les jeunes du groupe participèrent largement à la construction du nouvel aura du « maréchal des Lettres » et à sa postérité ? La relation est donc dialectique. Car l'admiration, d'ordre symbolique, que manifestent les jeunes pour l'œuvre

1. Luc Badesco, *op. cit.*, t. I, p. 16. L'idée est développée dans le tome II, p. 1143-1237. Il insiste par exemple sur le rôle à peu près nul du maître dans la publication du premier *Parnasse* (t. I, p. 16).

2. Albert Thibaudet, *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours*, Paris, Stock, 1936, p. 302.



d'Edmond et dont ils font état dans des écrits intimes<sup>1</sup> ou, plus encore dans des ouvrages plus tardifs, se double d'une véritable stratégie promotionnelle et éditoriale. Elle vise à renforcer à l'extérieur, l'image du groupe qui s'est constitué autour du maître, et une figure de précurseur, à partir duquel se serait opéré un deuxième renouvellement littéraire, ouvrant la porte à ce que certains membres pourraient appeler le « naturalisme vulgaire et dogmatique » de Médan, considéré comme une dérivation perverse du réalisme flaubertien et goncourtien. Edmond n'est pas seulement sollicité pour son magistère d'écrivain, transmis d'ailleurs plutôt en dehors des réunions du Grenier, juste avant celui-ci, le dimanche, voire le mercredi, dans des rencontres plus intimes<sup>2</sup> et fructueuses sans doute, à partir desquelles il pouvait espérer voir grandir certains de ses habitués encore immatures ou trop imprégnés de la manière Zola. Il l'est aussi, par exemple, pour l'obtention de reconnaissances officielles voire de préfaces. Prenons le cas de Geffroy qu'il fait décorer de la légion d'Honneur et dont il préface *La Vie artistique*, malgré ses doutes sur la qualité du texte<sup>3</sup>. En outre, de par la création de son Grenier, il facilite la rencontre des écrivains avec les éditeurs (Charpentier) ou les directeurs de journaux (Xau, Ganderax) mais aussi leur introduction dans d'autres lieux de sociabilité, par exemple les dîners de Daudet dans sa demeure parisienne (qui suivent souvent les réunions du Grenier) ou les réunions de Champrosay, voire le salon de la Princesse Mathilde; et encore, quelles qu'en aient été les raisons, peut-être pour faciliter leur éloignement de Zola, il accorde lui-même à quelques jeunes habitués le privilège de préfacier certains de ses ouvrages : à Céard, *Lettres de Jules de Goncourt* (1885) ; à Geffroy, *Pages retrouvées* (1886) et *Germinie Lacerteux* (1890) ; à Roger Marx, *Etudes d'art* (1893), en renversant les habitudes courantes selon lesquelles c'est à l'écrivain légitimé qu'il revient de préfacier le livre d'un auteur plus jeune pour contribuer à sa reconnaissance dans le champ, et non le contraire. Il demande aussi, ou accepte, sans hésitation et sans trop intervenir sur leur texte, que d'autres jeunes du Grenier se chargent de l'adaptation de ses romans au théâtre (Céard, *Renée Mauperin*, Alexis et Méténier, *Les Frères Zemgano*, Charles Demailly, Ajalbert, *La Fille Elisa*) ; enfin, il insère plusieurs d'entre eux dans la liste de ses futurs académiciens, ce qui a peut-être contribué à la fidélité dominicale de certains jeunes auteurs<sup>4</sup>. Le passage cynique du *Journal* de Renard, rédigé au

1. J.-H. Rosny : « Ce m'est devenu si banal de vous admirer, vos œuvres ont eu une si forte part dans mes joies et mes mélancolies d'écrivain, vous êtes tellement une terre natale pour mon être pensant, que cela me semble quasi inutile de vous exprimer la joie de recevoir un de vos nouveaux nés... ». (J.-M. Pottier, « Le Persan et la 'Terre natale', Lettres d'Edmond de Goncourt à J.-H. Rosny », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 2001, p. 230).

2. Silvia Disegni, « Une correspondance Alexis-Goncourt », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 2000, p. 31. Alexis s'excuse souvent de ne pas pouvoir venir au Grenier auquel il préfère les rencontres personnelles du mercredi.

3. Christian Limousin, « L'ami Geffroy », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, 1997, p. 232.

4. Les premiers élus, une fois l'Académie instituée, et quelques années durant intègrent eux-mêmes d'autres membres du Grenier à la mort des plus vieux.

lendemain de la mort d'Edmond, prouve combien une telle inscription pouvait être convoitée par certains<sup>1</sup>. Mais, inversement, on ne peut nier qu'il ait bénéficié lui-même de leurs nombreuses prises de parole en sa faveur dans la presse du temps, car grand nombre d'entre eux collaboraient régulièrement aux grands quotidiens du temps (*Le Figaro*, le *Gil Blas*, *La Justice*, *Le Cri du peuple*...). Ils surent utiliser ce créneau pour lancer ses ouvrages, ses pièces ou les adaptations théâtrales de ses romans, voire pour le défendre des attaques subies, par exemple lors de la publication de son *Journal*, ou au lendemain du *Manifeste des Cinq*, ou lors des calomnies lancées par ses adversaires et visant l'exploitation du travail de son frère, après le banquet offert en son honneur. Ils le firent souvent soit en insistant sur l'originalité encore présente dans la pratique romanesque et les propos d'Edmond, par exemple lorsqu'il annonce la fin du roman, soit en reconnaissant le rôle de précurseur des deux frères, soit en annonçant la place qu'ils auraient à occuper dans l'avenir : Geffroy souligne par exemple « l'influence » qu'Edmond « aura exercée sur le roman moderne » et parle « d'une œuvre qui donnera à l'avenir la sensation vécue de la nervosité artistique et passionnelle du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> ».

En favorisant l'effet de groupe, renforcé par exemple par les chroniques réservées au Grenier, ils contribuèrent également à la constitution de numéros spéciaux de certaines revues, comme *La Revue encyclopédique* de Moreau. De même, ils furent à l'origine du célèbre banquet Goncourt, sorte de prolongement du Grenier, selon Daudet. Or le banquet est devenu, en grande partie grâce à eux, un véritable événement littéraire qui consacra Edmond institutionnellement (la remise de la croix de la Légion d'honneur). Enfin, les jeunes devenus moins jeunes et reconnus, entre autre chose grâce à la place que plusieurs d'entre eux occupèrent plus tard dans la nouvelle Académie Goncourt, entretenirent la mémoire d'Edmond dans leurs recueils de critique littéraire ou de souvenirs (*Torches et Lumignons* de Rosny, *Souvenirs littéraires* de Léon Daudet) qui n'ont cessé de se succéder jusqu'aux premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle.

En outre, on ne saurait trop insister sur la présence affectueuse de ces jeunes qui a sans doute contribué à faire sortir l'écrivain d'une dépression paralysante et à lui redonner confiance en la valeur de son travail, jugé par lui parfois inutile, comme l'atteste le *Journal*. Si, à partir du Grenier, il se limite à republier ou réajuster pour la publication des textes antérieurs, le regain d'intérêt pour ses

1. A la date du 18 juillet 1895 : « Mort de Goncourt. Regretté de n'être pas allé le voir plus souvent : deux fois en ma vie. Avoir supposé qu'il pouvait songer à moi, à cause de mon talent. M'être demandé si je refuserais. M'être dit que je refuserais, parce que, revenu à la raison, je commençais à ne plus espérer. M'être réjoui en apprenant que le testament pouvait être attaqué, qu'il n'y en avait peut-être pas. Et j'attends la dépêche d'ami qui m'annonce que je suis sur le testament. N'avoir fait que me demander ceux qui peuvent y être. Celui-ci est trop riche, celui-là vraiment de trop peu de talent. Je n'épargne que Rosny. Puis, m'être dit que, si 4 000 francs de rente me tombaient au milieu de ma paresse, ce serait une injustice. Peu à peu, revenu à de plus hauts esprits. Très grand et très pauvre, voilà l'idéal » (J. Renard, *Journal*, op. cit., p. 327).

2. Gustave Geffroy, *Notes d'un journaliste*, op. cit., p. 138.

œuvres et son esthétique, dont le groupe du dimanche est le signe mais aussi l'agent, les gratifications qui en découlent, lui permettent de réinscrire son rôle dans la longue durée. Une page du *Journal* marque l'euphorie retrouvée à la suite d'un des premiers dimanches d'Auteuil très réussi<sup>1</sup> :

Du monde, beaucoup de monde dans mon Grenier : Daudet, Maupassant, de Bonnières, Céard, Bonnetain, Robert Caze, Jules Vidal, Paul Alexis, Tou-douze, Charpentier.

L'effet d'une telle réussite est immédiat :

Il faudra qu'un jour, je me paye dans ce journal un beau morceau littéraire d'orgueil sur la personnalité, l'excentricité de nature de nos deux êtres, et l'influence qu'a eue sur la littérature et le goût de notre siècle le mélange et la mixtion de notre dualité. Car les amours et les goûts de l'intelligence contemporaine, nous pouvons dire hautement que c'est nous qui les avons imposés de notre obscur cabinet de travail – et par des livres presque invendus<sup>2</sup>.

*Redécoupages générationnels selon les positions à défendre à l'intérieur du Grenier et du champ littéraire.*

Dans l'analyse générationnelle des cénacles et des groupes, les dynamiques ne concernent pas simplement le rapport vertical qu'entretient un maître plus âgé avec des jeunes, voire des disciples. Elles concernent aussi, sur un plan horizontal une lutte entre forces plus ou moins homogènes, où l'un des sous-groupes appartenant à l'ensemble choisi, doit succomber sous les coups de l'autre, à l'intérieur de l'ensemble ou à l'extérieur de celui-ci, dans le plus vaste champ littéraire. L'un des moyens utilisés est de redessiner les frontières entre les générations présentes dans l'ensemble pour englober, dans des sous-groupes différents, dans un glissement générationnel, les membres de chacune d'elles ailleurs, et faire occuper à ces individus des places qu'ils n'occupaient pas dans un premier temps et dans un premier contexte. Un tel glissement contribue à l'affirmation du nouvel ensemble sur le plus ancien. Le Grenier est le lieu où chacun des individus, venus d'ailleurs, se repositionne par rapport au groupe et au maître d'accueil. Alors ce qui, dans un cas, pouvait constituer une génération (dans un découpage chronologique, décennal par exemple) est remis en cause par un nouveau découpage plus souple et inégal fondé sur une communauté d'esthétique, rendue possible néanmoins par sa proximité avec celle du groupe d'origine. Prenons-en pour exemple la bataille menée au Grenier pour l'affirmation d'un certain type de réalisme à distinguer de l'interprétation qu'en donne Zola, bataille menée en son sein, mais qui vise l'ensemble du champ. Ainsi, à Auteuil, on assiste à la désagrégation du groupe de Médan constitué par

1. *Journal*, t. II, *op. cit.*, 15 novembre 1885, p. 1198.

2. *Id.*

des écrivains considérés comme appartenant à deux générations, et à la réinsertion de celles-ci dans le groupe du Grenier, où ces écrivains apparaissent alors, par rapport au nouvel ensemble et aux membres plus stables dont le groupe est constitué, comme appartenant à une même génération.

On sait que la fortune de l'analyse générationnelle a connu un regain d'intérêt dans les années 1980 avec les travaux de sociologie littéraire de Pierre Bourdieu, Rémy Ponton et Christophe Charle qui s'en servent dans leur examen du champ littéraire. La tension entre jeunes et vieux devient l'un des principes structurant du fonctionnement du champ, ainsi que de la stratégie de légitimation des nouveaux venus ou des dominés moins favorisés. Dans un tel contexte, Bourdieu distingue les « générations sociales<sup>1</sup> », plus réduites en nombre d'années dans le champ littéraire que dans d'autres, voire des « générations artistiques<sup>2</sup> », de celles qui sont biologiques et couvrent les décennies (celles auxquelles se réfèrent précédemment Albert Thibaudet ou Henri Peyre et qui se distinguent en partie de celles que Luc Badesco examine dans sa scansion décennale, plus proche de celles des contemporains de Goncourt). L'exemple choisi par le sociologue pour confirmer ses propos est d'autant plus intéressant qu'il s'adapte, dans *Les Règles de l'art*, et à la suite de Ponton (dans *Le Champ littéraire en France de 1865 à 1905*) aux années et aux agents qui nous intéressent puisqu'il examine, dans cette optique, la composition du groupe des *Soirées de Médan*, dont les membres ont tous, par la suite, fréquenté le Grenier avec plus ou moins d'assiduité et de conviction, à la recherche d'un nouveau positionnement dans le champ. A eux six, en effet, ils constituent une génération (sociale, artistique) d'une dizaine d'années constituée en partie par quelques habitués des jeudis zoliens (Zola est né en 40, Alexis en 47, Huysmans en 48, Maupassant en 50, Céard et Hennique en 51). On peut alors penser que la publication du volume marque l'affirmation d'une appartenance proclamée au naturalisme qui relève moins d'une « école », hiérarchisée et fondée sur la relation maître et disciple, que d'un effet générationnel, plus égalitaire, comme le souligne la présentation en recueil des nouvelles, toutes présentées sur le même plan, quel que soit le degré de reconnaissance symbolique de l'auteur, et qui plus est dans toute leur diversité d'écriture. Il est curieux de constater que cet effet n'échappe pas à Geffroy, qui sera pourtant l'un des futurs signataires du Manifeste des Cinq. Ainsi, il écrivait dans un article de 1886, repris l'année

---

1. Pour le problème générationnel posé par Pierre Bourdieu, cf. *op. cit.*, p. 177-183. Dans une note (n. 15, p. 182), il reprend la définition de « génération sociale » donnée par François Mentré dans *Les générations sociales* (Paris, 1920) : « unité spirituelle » constituée autour d'un « état collectif ».

2. Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 177 : « Les différences selon les degrés de consécration séparent en fait des générations artistiques, définies par l'intervalle, souvent très court, quelques années à peine parfois, entre des styles et des styles de vie qui s'opposent comme le « nouveau » et « l'ancien », l'original et le « dépassé », dichotomies presque vides, mais suffisantes pour classer et faire exister, au moindre coût, des groupes désignés – plutôt que définis – par des étiquettes destinées à produire les différences qu'elles prétendent énoncer. ».

suivante dans ses *Notes d'un journaliste* (1887) : « Dans *Les soirées de Médan*, Zola groupe cinq jeunes amis non avec l'autorité d'un dirigeant, mais avec la bonne camaraderie d'un aîné en littérature [...] ». Il insiste sur le caractère non conventionnel et généreux de Zola : « un arrivé qui se solarisait avec des inconnus ou des presque inconnus chez lequel il reconnaissait la naissance d'un talent et saluait une force ». Et de faire l'éloge de son respect pour l'individualité de chacun, placé sur un plan d'égalité, et dans le respect de sa différence : « on ne peut pas plus comparer les nouveaux venus d'alors à leur introducteur qu'on ne peut les comparer entre eux<sup>1</sup> ». En somme, un chef de file qui n'en est pas un, lié à ses amis d'amitié profonde, scellée par une communauté générationnelle. Dans *L'Œuvre*, la figure de Sandoz au cours de ses « bonnes soirées » du jeudi est assez semblable à l'écrivain que Geffroy nous décrit, dans ses rapports avec ses collègues : « Bien qu'il fût de leur âge, une paternité l'épanouissait, une bonhomie heureuse, quand il les voyait chez lui, la main dans la main, ivres d'espoir<sup>2</sup> ». L'idée de paternité néanmoins introduit un autre type de rapport qui annonce celui de chef de file, reconnu définitivement au dîner Trapp du 16 avril 1877, organisé, faut-il le souligner, par les Cinq de Médan, accompagnés d'un sixième auteur, Mirbeau. Goncourt, dans un premier temps applaudit à l'initiative. Sans contredire le jugement des « jeunes », il accepte de partager son autorité avec Zola (malgré ses réserves à l'égard de l'étiquette « naturalisme<sup>3</sup> » et du « parvenu » des lettres dont son *Journal* fait état quelques mois auparavant). Il écrit ce jour-là :

Ce soir, Huysmans, Céard, Hennique, Paul Alexis, Octave Mirbeau, Guy de Maupassant, la jeunesse des lettres réalistes, naturalistes, nous a sacrés, Flaubert, Zola et moi, sacrés officiellement les trois maîtres de l'heure présente, dans un dîner des plus cordiaux et des plus gais. Voici l'année nouvelle en train de se former<sup>4</sup> !

Or, quelques années plus tard, dans le Grenier, l'effet générationnel qui plaçait Flaubert, Goncourt, Zola sur le même plan (pour leur rôle de chef de file et par rapport aux « jeunes ») tend à s'estomper. Zola dérange. Il n'apparaît la plupart du temps que comme un écrivain dogmatique, vulgaire, certes mais aussi comme quelqu'un qui aurait pillé ses prédécesseurs. Il est loin d'être un

1. Gustave Geffroy, *op. cit.*, p. 243.

2. Émile Zola, *L'Œuvre*, Paris, Gallimard, 1983, p. 105.

3. Cf. par exemple le dialogue entre Goncourt, Flaubert et Zola auquel Flaubert reproche les « doctrines, les professions de foi naturalistes ». Zola y aurait affirmé qu'il ne se sert de celles-ci que pour défendre ses œuvres : « Oui, c'est vrai que je me moque comme vous de ce mot *naturalisme*; et cependant, je le répèterai sans cesse, parce qu'il faut un baptême aux choses, pour que le public les croit neuves ». Rien moins qu'un chef d'école muni de théories, donc (Edmond de Goncourt, *Journal*, 19 février 1877, *op. cit.*, t. II, p. 729). Ce à quoi voulait sans doute arriver Goncourt.

4. Edmond de Goncourt, *Journal*, 16 avril 1877, *op. cit.*, t. II, p. 736.

véritable maître donc. Goncourt et Daudet y sont pour quelque chose. Ainsi Rosny relève :

Le maître du « Grenier » détestait Zola : à part quelques éloges de commande, il ne manquait jamais d'en dire du mal. C'est un sujet où il devenait presque éloquent. Il accusait le père des *Rougon-Macquart* d'avoir si largement profité des œuvres d'autrui, et surtout de l'œuvre de Goncourt, qu'il ne lui restait qu'une manière de puissance vide, un ronron de machine<sup>1</sup>.

Les familiers renchérissent, surtout ceux plus jeunes que les Cinq de Médan, comme Rosny. Ils utilisent une telle prise de position pour jouer un premier rôle dans le Grenier, et manifester une allégeance à Edmond. Ainsi, son éloge des deux frères passe par le blâme implicite de Zola : « Il n'importe, une heure viendra où il faudra bien reconnaître qu'ils sont de la lignée des Maîtres géniaux, alors que tel soi-disant chef de réalisme ne fut que l'heureux moissonneur du champ qu'il n'avait pas semé », écrit-il dans le numéro de la *Revue encyclopédique* consacrée à Goncourt en 1895<sup>2</sup>. Les exemples d'écrits intimes ou publics allant dans ce sens pourraient être multipliés. Zola n'est plus non plus l'égal, quoique l'un des plus convaincants des écrivains naturalistes, comme le montrait Geffroy. Et ce, non seulement pour la nature même du groupe, moins spécialisé et plus élargi que celui de Médan, plus proche du modèle du salon fondé sur la conversation que sur la production concertée d'œuvres communes répondant à un programme partagé; non seulement parce qu'il comprend plusieurs générations mêlées, mais parce que le positionnement des auteurs des *Soirées* autres que Zola a changé dans le nouveau contexte, et que leur participation aux dimanches de Goncourt s'explique justement par leur prise de distance de plus en plus nette par rapport à lui. Dans un tel contexte, contrairement à ce que Goncourt écrit au lendemain du dîner Trapp, Zola n'est ni à considérer comme un égal en matière de magistère littéraire, ni comme l'un des membres d'un groupe d'écrivains de même génération sociale, ni même comme un modèle pour les plus jeunes (nés entre 1850 et 1870). Détaché de ses premiers compagnons de route qui rejoignent Edmond dans son jugement, il est replacé dans une génération intermédiaire entre les deux premières, celle de Daudet, né lui aussi en 1840, et qui se situe dans une position médiane entre Goncourt et les jeunes de Médan : ni tout à fait maître, ni tout à fait disciple. Ils appartiennent tout deux à la génération qui a bénéficié des dimanches de Flaubert, dont ils ont été des hôtes assidus. Cependant, Zola est l'envers de la médaille de Daudet. Si ce dernier est indispensable au Grenier, puisqu'il en est l'animateur, l'un des facteurs de cohésion, Zola l'est tout autant, mais de l'extérieur. Il favorise également l'homogénéité du groupe, son identité mais en tant que repoussoir, contre lequel on se définit, dont on se distingue. Zola dont les visites au

1. J.-H. Rosny, *Torches et Lumignons*, op. cit., p. 37.

2. J.-H. Rosny, « Les Goncourt historiens », *Revue Encyclopédique*, 1er mars 1895, p. 89.

premier Grenier sont peu appréciées et qui, par conséquent deviennent de plus en plus rares, fonctionne comme un membre à exclure, à rejeter. Les pages que consacre Rosny au Grenier dans son volume *Torches et lumignons* sont tout à fait significatives de cette répartition bipolaire de l'espace symbolique qui se donne à lire tant dans la mise en scène de la rencontre d'Edmond et Zola au Grenier, que par les jugements antithétiques portés sur la personnalité de chacun d'eux. On peut alors considérer que la première génération des jeunes de Médan a cherché dans ce nouveau lieu de sociabilité un refuge au moment où elle se sent écrasée par l'excès de théorisation de Zola, au cours des années 80, sa confiance illimitée dans la méthode naturaliste et physiologique mais aussi par son énorme succès commercial. Ils trouvent chez Goncourt une autorité antithétique. Ils lui reconnaissent un magistère dans ses œuvres plutôt que dans une construction théorique contraignante, autorité qui permettrait en outre de ne pas renoncer totalement au réalisme mais de choisir un réalisme rehaussé, dans le sens de l'art ou du « spirituel », fondé sur la primauté de l'écriture et de la forme. Leur séparation de Zola dans un tel contexte rompt l'effet générationnel produit par les *Soirées de Médan*. Dans leur nouveau positionnement, ils appartiennent à part entière à la première tranche de jeunesse qui trouve, dans Goncourt le vieux, leur nouvelle référence. Mais ils sont désormais mêlés à d'autres, aux écrivains nés dans les années 60 où l'on trouve les Cinq du manifeste, tous issus du Grenier, qui radicalisent le rejet de Zola.

Néanmoins, malgré leur prise de distance par rapport à ce dernier, favorisée par leur présence à Auteuil et mis à part Hennique qui seul, jouera la carte de la fidélité inconditionnée à Daudet et Goncourt, les membres du groupe de Médan ne constitueront pas le noyau central et régulier du Grenier. Huysmans, Céard, Alexis, s'en éloigneront progressivement, au grand dam de celui-ci. En témoignent les mots d'excuse de plus en plus fréquents, disséminés dans leur correspondance avec Edmond au cours des années ou certaines pages du *Journal*. Il n'en reste pas moins que le maître, qui a contribué à les détacher de Zola, les englobe dans un ensemble unique de successeurs qui comprend plusieurs tranches d'âge mais produit un même effet générationnel. Médan balayé, il reste le Grenier. Dans son interview à Huret, Goncourt place parmi les six meilleurs romanciers « qui viennent après nous<sup>1</sup> » Huysmans, Maupassant, Hennique, trois anciens de Médan, aux côtés de Mirbeau puis de Rosny et Margueritte, ces deux derniers ayant signé le *Manifeste des Cinq* en 1887<sup>2</sup>. Tous ont participé aux réunions dominicales d'Auteuil, qui pourraient alors figurer comme l'un des lieux de sociabilité favorables à la créativité et au renouvellement littéraire.

1. Jules Huret, *op. cit.*, p. 155

2. Dont les signataires sont Gustave Guiches, Lucien Descaves, Paul Bonnetain, J.-H. Rosny, Paul Margueritte qui se déclarent faussement des disciples repentis de Zola. Le scénario reprend, dans le registre polémique outré, celui de la prise de distance avec Zola de la part des Médanistes (sauf Alexis).

Tout en signifiant de manière implicite un « effet Grenier », Goncourt constate néanmoins, avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle, et sans doute de dépit, que la poétique commune de ces romanciers est naturaliste, terme extrêmement connoté en 1891, qui renvoie à une plus vaste esthétique, certes, mais qui néanmoins garde les traces d'une appartenance poétique profonde que des débats ou médisances de salon, des stratégies de détachement comme celle du jeu générationnel n'ont pu altérer. La part de Zola y est signalée (bien qu'atténuée, une fois de plus, par la présence à ses côtés de Daudet, son congénère). Et quoique Goncourt reconnaisse que « tout mouvement littéraire est une réaction contre le mouvement qui l'a précédé » et qu'il « est incontestable que dans l'évolution qui doit s'accomplir, cette réaction aura lieu<sup>1</sup> » il déclare néanmoins :

Dans les gens qui viennent après nous, je discerne des gens d'un très grand talent, comme Huysmans, comme Maupassant, comme Mirbeau, comme Rosny, comme Marguerite, comme Hennique, comme d'autres encore ; mais en dehors de l'indépendance et de l'envolée libre de tout talent, ces nouvelles fourrées de la gloire me semblent se rattacher encore à l'école naturaliste<sup>2</sup>.

Si l'effet Grenier passe, les œuvres restent.

Silvia DISEGNI  
(Université de Salerne)

---

1. Jules Huret, *op. cit.*, p. 154.

2. *Ibid.*, p. 155.



### Table des matières

Dossier : Le Grenier des Goncourt  
Textes présentés et réunis par Béatrice Laville et Véra Partensky

Introduction ..... 7

    La question du cénacle ..... 17

Vincent Laisney : D'un grenier l'autre, le cénacle d'Edmond de Goncourt ..... 19

René-Pierre Colin : les salons et les « jours » en régime naturaliste ..... 31

    Le Grenier et ses enjeux littéraires ..... 45

Jean-Louis Cabanès : Mon/son Grenier ..... 45

Silvia Disegni : Générations et effets de générations au Grenier (1885-1896) . 65

Dolorès Thion Soriano-Mollà : Emilia Pardo Bazàn,  
    ambassadrice des Goncourt en Espagne ..... 87

    Sociabilités d'un lieu parisien ..... 101

Fanny Bérat : Le Grenier et la presse ..... 103

Joëlle Ponnier : le Grenier d'Edmond de Goncourt :  
    une forme particulière de sociabilité ? ..... 113

Anne-Simone Dufief : Daudet au Grenier ..... 129

    L'espace de la collection ..... 139

Bernard Vouilloux : Le Grenier du Soleil levant ..... 141

Anne-Doris Meyer : L'écriture d'une collection ..... 155

    Ecrire le Grenier ..... 165

Jean-Michel Pottier : Le Grenier d'Edmond de Goncourt  
    dans l'écriture du souvenir ..... 167

---

|  |     |
|--|-----|
| Pierre-Jean Dufief : Le Grenier au miroir des correspondances .....                                    | 181 |
| Marie-Ange Fougère : Causer au Grenier, écrire le <i>Journal</i> :<br>une affinité spirituelle ? ..... | 193 |
| Documents :  |     |
| Lettres autographes et inédits .....   | 207 |
| Notes de lecture .....   | 221 |
| Vie de la société.....   | 243 |

## *Société des Amis des Frères Goncourt*

**Fondateur** Alain Barbier Sainte Marie

### Conseil d'administration

|                           |  |
|---------------------------|--|
| <b>Président</b>          | Pierre-Jean Dufief   |
| <b>Vices-Présidents</b>   | Jacques Landrin<br>Charles Grivel  |
| <b>Secrétaire général</b> | Jean-Louis Cabanès   |
| <b>Secrétaire adjoint</b> | Christian Galantaris   |
| <b>Trésorier</b>          | Bernard Giovanangeli   |
| <b>Membres</b>            | Gabriel de Broglie (de l'Académie<br>française)<br>Élisabeth Launay<br>Vérane Partensky<br>Pamela Warner |

### Directeurs de la publication

Pierre-Jean Dufief  
Béatrice Laville  
Vérane Partensky

ISSN 1243-8170  
ISBN 2-9514420-0-9